

# LES HEURES SILENCIEUSES

---

OLIVIA QUETIER



# LES HEURES SILENCIEUSES

---

Seconde édition  
Achévé en Septembre 2023

Texte: @Olivia Quetier  
Couverture: @The book covered  
Image: @Julie Reggiani

[www.oliviaquetier.com](http://www.oliviaquetier.com)  
Dépôt légal Septembre 2023  
Code ISBN : 979-10-424-0522-9  
Marque éditoriale : Independently published  
Achévé d'imprimer en France

*Je dédie ce roman à ma soeur Isabelle,  
que je serre fort contre mon coeur.*

Je remercie Didier, Macha et Charline qui m'accompagnent  
chaque jour dans la vie et dans l'écriture.

Je vous remercie, lecteurs, de permettre aux histoires d'exister.



*«Si ça ne vous dit rien de lire des trucs sur la Mort, et si vous n'avez pas envie de lire l'histoire d'un cadavre que j'ai connu quand il était vivant et si vous n'avez pas envie de savoir les choses qui nous sont arrivées, à lui et à moi, avant qu'il devienne un cadavre, ni comment il est devenu un cadavre, vous n'avez qu'à laisser tomber. Sur-le-champ.»*

Été 85, Aidan Chambers



**PARTIE I**

---

**LA CLOCHE ET LA CORDE**



# 1

**O**n se trouve parfois là où il ne faut pas être. Je commence à peine et je ne suis pas clair. Tout est trouble dans cette histoire. Je sais seulement que je n'aurais pas dû y être, ou que j'aurais dû pouvoir faire comme si je n'y étais pas. Agir, je n'ai pas pu. J'ignore pourquoi. C'est peut-être le seul élément que je n'ai pas éclairci. Agir, je n'ai pas pu. Je le peux rarement de toute façon. J'y étais. Voilà. C'est tout ce que j'ai à dire. J'y étais. J'ai vu et je n'ai rien fait pour que ça n'ait pas lieu. Aujourd'hui, je veux raconter et que tous vous jugiez en connaissance de cause. Je vous offre ici l'histoire et je vous demande de juger des responsabilités.

Je m'appelle Florent, j'ai 26 ans. Je vivais à Becherel quand c'est arrivé. Un petit village breton qui m'a vu naître, un drôle de bourg qui concentre de nombreux bouquinistes, relieurs, calligraphes, artistes en tout genre. Il y a deux ans, j'y étais, dans l'église, quand c'est arrivé... Assis, comme toujours, en tailleur dans l'ombre.

Je m'y réfugiais depuis l'enfance, malgré l'interdiction signifiée par une porte fermée et une chaîne installée au pied des escaliers. J'aime les églises et j'aime les cloches. Dois-je dire «j'aimais» ? Peu

importe. Je ne crois pas en Dieu, enfin je ne sais pas. Peut-être, mais ce n'est pas le sujet. J'étais dans l'église, parce que j'y allais tous les jours depuis que j'ai déserté l'école. Je m'é gare... J'étais donc dans le clocher, assis dans un coin, face à la cloche. J'aimais voir les cloches s'agiter, le son me percuter. Je m'installais dans le clocher tous les jours à 7 h, midi et 19 h. J'y étais donc. Il était midi. Presque midi. J'entendis des pas. Des pas lourds et lents qui martelaient l'escalier en bois. Je me cachais. Ou plutôt je me plaquais au mur puis me recroquevillais. L'endroit était sombre. Je pouvais ne pas être vu. J'espérais ne pas être vu.

Je pensai logiquement que quelqu'un venait inspecter la cloche. Un homme d'une trentaine d'années portant une longue corde, enroulée autour de son bras, apparut devant mes yeux. Il monta à l'échelle sans un regard vers moi, glissa la lourde corde sur la poutre de bois qui soutenait la cloche. Par de savantes opérations, il réalisa un nœud coulant. La corde pendait dans le vide. Il descendit de l'échelle et leva la tête vers la cloche.

Je ne sais pas ce à quoi je pensais à ce moment-là. Peut-être, je ne pensais pas. Je ne comprenais rien à ce qui se passait. Je craignais seulement qu'il me voie, qu'il me parle, qu'il me chasse. Je pensais à ses oreilles qui le feraient souffrir quand l'angélus allait sonner. J'avais mon casque antibruit moi. Il remonta à l'échelle, jusqu'à la douzième marche. L'une de ses mains tenait le montant de bois, tandis qu'il projetait son buste vers la corde. Il l'attrapa de sa main droite et réalisa avec une grande dextérité un second nœud. Il créa une large boucle et là quand je vis la boucle, je dois reconnaître que je compris. En voyant cette boucle qui pendait dans le vide, je saisis ce qui allait arriver. Je l'avoue. C'est cela que je dois avouer. Au moment où il se passe la corde au cou, je sais déjà qu'il va le faire.

Il se tenait alors debout sur la douzième marche. Je le fixais. Les muscles de son visage se raidirent. Il serrait sans doute sa mâchoire. Je pensais à la cloche qui allait, imperturbable, entamer

sa volée. Je savais exactement ce qui allait se passer pour l'avoir observé chaque jour avec fascination : la poutre de bois à laquelle la corde était attachée allait se balancer dans un va-et-vient régulier d'avant en arrière pendant tout le temps que durerait l'angélus, c'est-à-dire 1 minute 22 secondes. Il était toujours sur l'échelle, la corde autour du cou. Il gravit quelques marches supplémentaires, toucha la poutre de bois, comme j'effleure parfois les arbres quand je me promène en forêt, comme pour sentir leur rugosité. Moi c'est différent, je veux savoir s'ils peuvent me transmettre leur énergie. Là, il touchait le bois de la poutre pour je ne sais quelle raison. Il tourna son visage vers moi. Ses yeux me faisaient face. Il pouvait me voir, mais il ne me regardait pas.

Au moment où la cloche entama sa volée, la poutre monta, la corde se tendit. Lorsque le battant frappa la cloche, que le son se libéra, à ce moment très exactement, il sauta. Il était midi. Je fermis les yeux. Dix secondes, peut-être quinze. Puis je les rouvris. Je vis l'homme, sa tête penchée sur le côté, le cou brisé sans doute, son corps droit et long balançait d'avant en arrière, au rythme que lui donnait la cloche et la poutre qui la soutenait. Son corps se balançait et percutait par moment l'échelle de bois puis partait de l'autre côté vers la cloche, sans la toucher, puis à nouveau d'avant en arrière. Il ballotait en somme.

Je me repliais sur moi-même, je courbais mon dos, je creusais mon ventre sur lequel je plaquais mes cuisses, je serrais ma tête de mes mains. Je ne voulais plus voir, je ne voulais plus entendre. J'aurais dû partir, mais je ne pouvais pas bouger. Mon corps était de plomb, comme ces boulets que trainent les prisonniers et qui les arriment à la terre. Je voulais que la cloche s'immobilise, que l'homme cesse de se balancer, je voulais que sa tête se remette droite, que son corps s'anime, qu'il redescende de l'échelle. Je voulais qu'il ne soit jamais venu. Je voulais qu'il ne fût pas mort.

À cet instant, ma tête dans mes mains, mon corps qui se balançait d'avant en arrière, comme lui, mes mains serrées sur mon

cache-oreille, mes yeux fermés, puis ouverts, puis fermés à nouveau, je savais que plus rien ne serait jamais comme avant. Il n'y aurait plus d'église, de cloche, de balades en forêt, il n'y aurait plus rien que cet homme mort sous mes yeux et moi qui l'ai en quelque sorte tué. Voilà, j'y étais, j'ai tout vu, je n'ai rien fait et j'ai tout fait. C'est moi, Florent Bupain, qui ai laissé Éric Lardais mourir.

C'est comme cela que ça s'est passé. Ça, c'est l'histoire de la fin. La fin de la vie de cet homme et en quelque sorte la fin de la mienne. Seulement, il y a une suite. Et je vais vous la raconter, car cette suite peut-être m'excusera. La cloche finit par s'arrêter de voler, l'homme cessa de se balancer. Il pendait dans le vide, son corps fin était droit comme un I, sa tête penchée sur la droite venait briser la ligne exacte de ce corps. Finalement, je me levais et partis.

Je sortis de l'église dont tous les bancs étaient vides, alors que l'angélus avait cessé de sonner depuis déjà dix bonnes minutes. Je ne devais pas être vu. Il fallait absolument que je me cache. Je me glissai en hâte dans le chemin qui mène à l'étang et m'assis au bord de l'eau. J'étais secoué, comme si j'avais reçu un grand coup sur le crâne. J'entendais encore la cloche dans ma tête et je tremblais. Tout mon corps s'agitait, comme saisi de froid, pris de frissons qui ne cessaient pas. Je tentais de plaquer mes mains sur mes jambes pour immobiliser ce fichu corps transi de peur. Je ne pouvais chasser les images de cet homme. Vivant et mort. Vivant puis mort. Je m'allongeai dans l'herbe, gardant les yeux clos, inca-

pable d'échapper à la terrible scène que je venais de vivre. Les images de cet homme, jeune encore, qui se balançait dans le vide, me hantaient. Je revoyais sa tête penchée sur le côté et ce corps droit, raide. Son tee-shirt d'un blanc immaculé semblait illuminer l'espace autour de lui. La lumière traversant les trois meurtrières du clocher éclairait le visage de l'homme et m'avait laissé percevoir des traits secs, anguleux, des yeux noirs et de longs cils. Il portait un vieux jean usé qui contrastait avec ce tee-shirt qui semblait neuf tant il était rutilant de blancheur. L'homme était mince. Une branche sèche et haute. Je dis ça parce que quand je le vis avec sa corde enroulée autour de son bras, je fus marqué par sa hauteur et sa maigreur. Son pas était lent et raide. Depuis que c'est arrivé, je n'ai cessé de m'efforcer de me souvenir de lui encore vivant, de la vigueur qui était la sienne quand il était sur l'échelle et se projetait pour attraper la corde.

À la mort de ma grand-mère, alors que j'étais inconsolable et hanté par les images de son corps à l'agonie, ma mère me conseilla d'oublier les moments douloureux pour me concentrer sur les bons souvenirs. Alors peu à peu, je chassai les images de maigreur et de folie pour laisser place à ma jolie grand-mère pleine de vie et de drôlerie. Je ne connaissais pas cet homme, mais je tentais de m'accrocher au peu que j'avais vu de lui avant ce geste fatal.

Quand je me souviens de son dernier mouvement, celui où il glisse sa tête dans la grande boucle que fait la corde, il est vivant encore, et si je n'étais pas si malade, si je n'étais pas ce puits de solitude et de peur, sans doute j'aurais crié, j'aurais bondi, j'aurais stoppé cet homme, son geste et sa mort. Mais je suis Florent, le sauvageon, l'idiot, l'asocial, le fou et j'ai regardé un homme se pendre. Et comme en réalité je ne suis ni idiot ni fou, vous pouvez sans hésitation m'accuser de la mort d'un homme beau et jeune.

Je quittai l'étang pour marcher sur les sentiers qui mènent à Plouasne. Je marchais sans réelle destination. J'aurais voulu aller vers le néant et y rester, voilà tout. Un peu comme cet homme sans

doute. Je marchais donc des heures ainsi, de route en route, de village en village, avec l'image de cet homme pendu à sa corde à côté de ma cloche, son corps dodelinant et son cou brisé. J'essayais d'apprivoiser l'image, puisque je ne pouvais parvenir à la chasser. Elle me suivrait où que j'aille, j'en prenais mon parti. J'avais tué, le mort était là, c'était normal.

**J**e marchais jusqu'à la ville d'Evran, retrouvant des sensations familières : les odeurs, le sol irrégulier sous mes pieds, le moteur ronronnant de rares voitures. Huit kilomètres de pleins et déliés, de virages, d'herbe, de bitume, de champs... Mon estomac grognait et j'en eus honte. Il était mort et j'avais faim. Je m'assis sur un banc face à l'église, le regard perdu sur l'horloge. 15 h 20. L'église m'appelait. J'aurais voulu y pénétrer, trouver refuge dans ce lieu de recueillement, abri de solitude et de calme. La porte principale était fermée. Je fis le tour du bâtiment, sans qu'aucune porte latérale ne me permit de m'introduire dans le sanctuaire. J'observai le clocher de cette église construite toute en hauteur. Érigé au-dessus de quatre tourelles, il pointait le ciel de sa flèche de pierre. Une fenêtre ornait chaque tour me donnant pour quelques secondes un espace de rêverie où je me voyais à l'abri du monde. J'aurais pu y rester et que jamais on ne m'y retrouve, errer là-haut à la manière de Quasimodo, sombre monstre reclus, ayant peu de besoins mis à part celui d'être caché. Je quittai vite ces pensées, réalisant que ma mère devait être folle d'inquiétude et arpenter toute la maison, parlant toute seule et en

scrutant la fenêtre avec angoisse. Tout son quotidien tournait autour de moi et en particulier de son besoin que nous partagions tous nos repas. Ces déjeuners et diners semblaient être sa raison de vivre, de se lever le matin. C'était eux qui la forçaient à sortir pour faire des courses, c'étaient eux qui lui donnaient le sentiment d'être une bonne mère. J'avais faim et je pensais à maman.

Mon père nous avait quittés peu après l'anniversaire de mes six ans. Un matin, il n'était plus là, le soir non plus, la nuit pas plus. Une lettre arrivée par la poste le lendemain de son départ vint mettre fin à notre inquiétude et inaugurer cette vie à deux qui n'a jamais cessé. Sa lettre n'expliquait rien, elle annonçait simplement un départ qui avait déjà eu lieu. Elle nous indiquait donc qu'il était vivant, parti volontairement loin de nous. Elle révélait qu'on pouvait perdre ce qui semblait immuable. Cette lettre vide de sens fut l'une de mes premières lectures, elle était concise, efficace, impersonnelle, mentionnant simplement qu'il était inutile de le chercher, car il parcourait le monde, qu'il s'excusait. Après la lecture de cette lettre que je déchiffrais avec lenteur et application, ma mère vit mon visage se fermer, s'assombrir. Du petit garçon plein de vie que j'étais, je devins un enfant triste, anxieux, constamment apeuré, un enfant qui parlait peu et ne versait jamais une larme. Ma vie à l'école devint douloureuse. Je n'ai pas souvenir d'avoir eu des amis. Je suscitais, au mieux l'indifférence, au pire, les moqueries. Je fus en particulier le souffre-douleur de trois garçons qui s'amusaient de ma peur. Je les fuyais constamment. Dans la cour de récréation, je restais dans un coin et veillais à me blottir au plus près d'un adulte. Le problème se posait surtout en dehors de l'école. Ils me suivaient en m'insultant, leur jeu consistant à me terrifier. Ils y réussissaient parfaitement. Je me réfugiais un jour dans l'église, certain qu'ils m'y suivraient. Cependant, ils n'entrèrent pas à ma suite et m'attendirent devant la grande porte de bois qui, bien qu'ouverte, semblait constituer pour eux un barrage indépassable. J'avais trouvé leur faiblesse. Dieu, la morale, le curé.

Peu importait, j'étais en sécurité. Ils m'attendaient, assis sur l'escalier de l'église. J'ai ainsi pris l'habitude de me réfugier dans la bâtisse qui était à mi-parcours entre l'école et ma maison. J'y restais des heures. Le curé parla à ces garçons qui lui rétorquèrent qu'ils avaient le droit d'être dans la rue. Il expliqua à leurs parents et à ma mère que cette situation devait cesser pour mon bien et pour les fidèles et touristes qui se plaignaient de nos jeux dans un lieu sacré. Nos jeux ! Les garçons avaient dû recevoir quelques corrections, car ils me laissèrent partiellement tranquille. Cependant, j'avais développé le goût des églises, de la solitude, du calme. Je continuais à pénétrer quotidiennement dans la bâtisse après l'école. Pour que ni le curé ni les habitants du village ne me voient, je montais au clocher et m'y cachais. La cloche me fascinait et je rêvais de la voir battre sa mesure. La première fois où elle sonna, je descendis l'escalier en trombe. Le son de la cloche était extrêmement fort. Alors je n'y allais qu'aux heures où elle ne sonnait pas. Peu à peu, je désertais l'école, jusqu'à ne plus y aller à partir de la fin du CM2. Une assistante sociale vint à la maison, après que la directrice de l'école ait signalé mes absences répétées au rectorat, puis aux services sociaux. Je dus rencontrer des médecins, un psychiatre, un psychologue à qui je n'avouais pas où je passais mes journées. Ils conclurent que j'avais une phobie scolaire et ne purent pas évaluer mon intelligence, mon mutisme les laissant dans le doute. Je suis retourné à l'école pour éviter un placement en institution. L'équipe éducative du collège me laissa passer de classe en classe jusqu'en troisième, me proposant ensuite une inscription en BEP ouvrier du bâtiment. Je ne tenais pas huit jours. Je volais un casque antibruit et désertais. J'ai fait croire à maman que j'allais en classe, mais en réalité, je me rendais à l'église. Je crois qu'elle savait. Je ne sais pas. Peu importe !

Ainsi, au moment du drame, je vivais dans le clocher par intermittence. Je mangeais avec ma mère après les angélus et je dormais chez elle. Le reste du temps, j'étais dans le clocher ou sur les

routes, les sentiers, la forêt. Avant le drame, il n'y avait rien de plus dans ma vie que mon silence, ma mère et ma cloche.

À présent, il y avait cet homme. Ils finiraient par le trouver. Pourrais-je alors regagner le clocher ? Il me semblait à ce moment encore que je pourrais reprendre ma vie sans tout bouleverser. Ils le découvrirait tôt ou tard peut-être à cause de l'odeur ou de sa disparition et alors je reprendrais ma vie normale. Voilà ce que je pensais, il y a deux ans. Mais ce n'est pas du tout ce qui s'est passé.

**J**e restais longtemps assis sur ce banc, l'esprit égaré au milieu d'un clocher où s'était pendu un homme. Quelques passants longeaient le banc où j'étais installé. J'espérais que l'église ouvre, mais il n'y avait aucune messe prévue ce jour-là. Les églises devraient toujours être ouvertes. Elles offrent à chacun son propre trésor intérieur. Elles vous donnent, elles vous reçoivent, elles vous accueillent comme vous êtes, là où vous êtes. L'histoire du monde y est inscrite, l'histoire religieuse, bien sûr, mais aussi l'histoire des hommes. Vous vous y asseyez, devant, derrière ou vous restez debout, vous marchez, observez, vous passez un moment intime, un tout petit moment, seul, loin du bruit, loin du monde. Les portes devraient être ouvertes. Je ne sais pourquoi je suis resté si longtemps contemplatif face à l'église d'Evran. Je voulais laisser passer l'heure de l'angélus de 19 h, pour ne pas être tenté de remonter là-haut. En fin d'après-midi, je repris doucement la route pour Becherel. Je marchais d'un pas lent, souhaitant que le temps s'étire et ne plus m'approcher de l'église, de l'homme, du village. S'il n'y avait pas eu maman, je crois que j'aurais fui. Mais elle était sans doute assise dans la cuisine, face à

l'horloge à m'attendre avec angoisse. À 19 h, j'étais presque arrivé à Becherel, j'entendais au loin l'angélus sonner. J'imaginai l'homme à nouveau se balancer d'avant en arrière et un peu sur les côtés oscillant par cercles inégaux. Son corps allait encore frapper dans l'échelle de bois et s'y abîmer. Et demain encore, et peut-être encore des dizaines ou des centaines de fois. Je pouvais faire cesser cela. Il suffisait d'avouer que je montais dans le clocher. Je serais alors celui qui l'aurait découvert. On me montrerait encore du doigt. Je ne voulais cela pour rien au monde.

Il me semblait que le son de la cloche n'était pas tout à fait le même, comme si le poids du corps mort la ralentissait. Mais il n'en était rien, parce qu'un homme mort ne compte pas face à cet énorme instrument de bronze qui bat la mesure à heure fixe sous les commandements d'une machine. La cloche n'en a rien à faire des morts et de ma petite personne qui vient ou qui ne vient pas.

Lorsque je passais la porte de chez moi, je perçus à la froideur de son regard le mécontentement de ma mère.

— Flo, je t'ai déjà dit de me prévenir quand tu ne manges pas avec moi. Sinon je t'attends...

— Excuse-moi, maman, j'étais parti marcher. Je n'ai pas pris d'argent pour téléphoner.

— Tu trimbales ton casque antibruit autour de tes oreilles et tu ne peux pas prendre un porte-monnaie. C'est quand même pas croyable !

— Bon bref, je suis rentré.

— Oui, je vois.

Elle ne dit rien d'autre. Le calme régnait dans la maison et dans le village. J'en conclus qu'il était toujours là-haut. Mort. Raide. Seul. Nous mangions en silence le rôti qu'elle avait préparé pour midi. Maman et moi c'était un bloc de silence, quelques reproches quotidiens et beaucoup d'amour. Je me demandais si pour une fois je pouvais lui parler, lui dire pour l'église, le clocher, l'homme, lui dire sans qu'elle court prévenir le curé ou la police, lui dire et

seulement obtenir son écoute. Mais ma mère ne sait pas écouter, elle agit seulement, comme quand je n'allais plus à l'école, ou quand les garçons me frappaient, ou encore quand je voulais vivre avec Mathilde. Maman me protège. Et là, je savais qu'elle se précipiterait, on retirerait l'homme de sa corde et du clocher, il partirait sur une civière, porté par le regard curieux des habitants et des passants, et partout on me citerait, on parlerait du jeune Florent qui l'a découvert, «*Mais que faisait-il donc là-haut, il est un peu fou*», dira-t-on, et ce sera tout, l'homme partira sous la terre ou dans le ciel, et moi je reprendrais ma vie, et maman aussi. Je ne peux cependant pas affronter son regard, celui qui me dit «*Où es-tu encore allé te fourrer ?*», ses yeux qui tombent vers le bas, qui sont secs et froids, mais des yeux qui pleurent à l'intérieur.

Alors, nous mangeâmes sans rien dire, et je montais dans ma chambre. Je n'allumais pas la télévision, ni n'écoutais de musique, je ne lis pas de bandes dessinées, je restais simplement et volontairement dans le silence avec l'homme. Je pensais aux raisons qui pouvaient pousser quelqu'un à vouloir mourir et il y en avait tant, je pensais à celles qui poussent à mourir dans une église et il y en avait déjà moins, mais c'était encore trop. Mais alors, se pendre à côté d'une cloche qui te brise le tympan et te balance indéfiniment, alors là, je ne voyais pas.

**J**e ne peux pas dire que je dormis cette nuit-là ou que je ne dormis pas. Un peu des deux, dans une cruelle alternance entre l'angoisse et le cauchemar. J'ai tout essayé cette nuit-là pour chasser les images de l'homme qui pendait au bout de sa corde. Je tentais de me plonger dans le dernier tome de ma bande dessinée en cours de lecture, d'écouter de la musique, de laisser se diffuser les absurdités télévisuelles, rien n'y faisait, les images et la violence de ce que j'avais vécu se glissaient au creux de mon cerveau. Des images de lui vivant et mort, toujours les mêmes.

Très égoïstement, j'étais profondément triste pour ce qu'il m'avait volé. Je ne pouvais plus me réfugier là-haut. Son propre drame était en train de devenir le mien, car au-delà de la mort qu'il m'avait donné à voir, il m'avait privé de mon refuge qui, je le sentais à présent, ne pourrait plus jamais en être un, ayant perdu en quelques minutes sa pureté. Une question ne me quittait pas : pourquoi se pendre dans une église et plus encore dans un clocher ?

Le sommeil eut raison de mon angoisse et de mes questionnements incessants et je m'endormais alors que le jour commençait à

se lever. Lorsque l'angélus sonna, une chape de plomb semblait enfoncer mon corps dans le matelas et lui interdire tout mouvement. Je ne me levais pas, gardant toutefois les yeux ouverts, fixant le mur qui me faisait face, comme si cela pouvait empêcher mes pensées de partir là-bas. Mon plafond blanc, ses craquelures, ses taches d'humidité, mes murs jaunis par le temps, ne pouvaient m'empêcher de voir l'homme près de ma cloche et d'être à nouveau dans l'église avec lui. Les angélus allaient sonner les uns après les autres et chacun d'eux laisserait entendre le corps qui balance et se tend.

Je finis par me lever. Une mystérieuse force eut raison de ma peur et de mon corps tremblant et lourd. J'enfilais mon jean et me rendis en hâte à l'église. Lorsque je passais la grande porte de bois et pénétrais dans le hall, mon cœur se mit à trépigner dans mon torse. Je le sentais battre nerveusement, le souffle me manquait, il me semblait défaillir. Je fis quelques pas, pénétrant tremblant dans le temple. J'appuyais mes deux mains sur le bénitier, en sentis la pierre froide et dure et tout mon corps prendre appui sur elle. Je plongeais ma main dans l'eau bénite et m'en aspergeais la figure. Cela permit au voile que j'avais devant les yeux de disparaître comme par un doux miracle. Je m'assis au fond de l'église. Mes jambes tremblaient tant que de toute façon elles n'étaient pas capables de me conduire bien loin. Il était là-haut, encore, sans doute. Mon corps me criait de ne pas y aller.

En cet instant, assis au fond de l'église, le visage mouillé encore de cette eau bénite, j'eus la certitude que je devais trouver une idée pour que quelqu'un le découvre. Il devait sortir du clocher, être enterré ou incinéré, sa famille devait savoir. Pour la première fois, je réalisais que cet homme avait sans doute une femme, des enfants, des parents, des amis, qu'on l'attendait certainement quelque part, on le cherchait, on s'inquiétait. Pour que quelqu'un monte au clocher, il fallait que les cloches ne sonnent plus. Si je cassais le boîtier de commande des heures de sonnerie, cela ne

servirait à rien, il serait réparé sans que personne n'ait besoin de monter au clocher et la cloche reprendrait sa volée sans avoir été visitée. Si je montais et que je cassais le système à sa source, soit le moteur électrique relié à la cloche, j'avais toutes les chances que le curé monte vérifier d'où venait le problème. Je devais trouver le courage de le faire ce matin-là. Je verrai une dernière fois l'homme et je briserai le moteur, il me faudrait ensuite disparaître rapidement pour ne pas être vu et être loin quand l'homme serait découvert. Ainsi, je serai hors de tout soupçon. Je fomentais mes plans, assis face au buste souffrant du christ.

Je partis en hâte chercher de quoi casser, briser, couper, farfouillant dans notre cave et choisissant parmi tous les outils éparpillés çà et là quelques armes efficaces. En moins de dix minutes, j'étais à nouveau dans l'église portant dans un grand sac à dos plusieurs marteaux de différentes tailles, des tournevis de toutes sortes et une grande scie dont la poignée dépassait du sac. J'étais armé d'une détermination aveugle. La peur m'avait quitté pour laisser place à la nécessité de l'action. Je ne pensais qu'au moteur dont je connaissais par cœur le mécanisme, à la façon dont je pourrais le briser. Je devais libérer l'homme en tuant la cloche, ma cloche. Elle ne sonnerait plus tant qu'il ne serait pas découvert et ensuite elle reprendrait sa volée et il ne serait plus là. Je jetais un regard sur lui. Le corps me semblait inchangé, mais lorsque je l'éclairais de ma lampe, j'apercevais des bleus et des égratignures sur son bras droit, sa tête pendait légèrement sur le côté gauche. Je détournais rapidement la lampe afin de ne plus le voir. Je m'installais près du moteur, l'observant en détail, cherchant ses fragilités. L'appareil était assez ancien, mais désespérément solide. De l'acier noir, quelques stries, une épaisse chaîne le reliait à la corde. Mes marteaux ne me serviraient qu'à faire du bruit, la scie ne viendrait pas à bout de la chaîne. J'étais en pleine réflexion, quand la cloche sonna huit coups, je regardais la chaîne, qui dans un va-et-vient régulier permettait à la cloche de s'actionner. J'observais les deux

épais fils électriques, qui reliaient le moteur à une boîte noire. Je pourrais couper les fils, me dis-je. Cependant, j'avais une idée qui me permettrait de ne pas détériorer le moteur, bloquer le mécanisme de la chaîne en insérant un tournevis entre deux maillons. Il leur suffirait ensuite de le retirer.

Je n'aime pas détruire. Ou plutôt je me refusais à penser que les cloches cesseraient de sonner pendant plusieurs jours. Je plantais la tige du tournevis le plus fin entre deux maillons de la chaîne. Si l'outil était assez solide, celle-ci tenterait en vain son avancée dans une heure. Je redescendis sans jeter un regard à l'homme. J'allais remettre les outils en place dans la cave et rentrais. Maman n'était pas encore levée. Elle dormait tard le matin à cause de ses somnifères. Je préparais un café et j'attendais.

**M**on regard ne quittait pas l'horloge. L'aiguille avançait péniblement de minute en minute. J'eus le temps de siroter trois cafés avant que le verdict ne s'abatte sur moi. Un simple tournevis, un outil ancien ayant appartenu à mon père, pouvait-il empêcher une immense cloche de sonner, un simple tournevis pouvait-il laisser un village découvrir un crime ? Mon crime. L'homme avait bien le droit de se tuer, mais il aurait dû éviter l'église, parce que c'est un péché et parce que j'y étais.

Je n'avais rien il y a deux ans contre le fait de se donner la mort, ou plus exactement je ne m'étais jamais vraiment posé la question. Ce matin-là devant la cafetière vide, le bruit imperturbable de l'aiguille de l'horloge résonnant dans ma tête, je me posais cette question existentielle : *a-t-on le droit de se donner la mort ?* Ce n'était pas mon fort de réfléchir à ces choses-là. Ma mère aurait dit qu'on a qu'à se remuer et ensuite ça va mieux. Elle dit toujours ça maman, «*se remuer*», «*se remuer*», en attendant elle prend des cachets trois fois par jour, des pilules pour dormir, d'autres pour se réveiller, d'autres encore pour être calme et celles pour être gai. Alors «*se remuer* » dans ces conditions c'est facile. Je me disais que cet

homme-là avait eu du courage, parce que moi jamais je n'aurais pu passer ma tête dans la boucle de cette corde rêche et penser que j'abandonnais là mon corps, tout raide, pendant, seul, dans une tour.

La grande aiguille tapa contre le chiffre douze et la cloche ne retentit pas. Rien, pas un son. On pouvait donc avec une petite tige d'acier déclencher la révolution dans un village. Bien sûr, il faudrait encore quelques heures avant que les habitants réalisent que les cloches de l'église étaient obstinément silencieuses, mais cela viendrait et alors tout serait fini.

Je crois que le temps s'étira longtemps ainsi, marqué par le bruit de notre vieille horloge qui poussait difficilement ses deux aiguilles. Je me concentrais seulement sur l'absence des tintements de la cloche. C'est le silence qui révélerait la mort. Ce matin-là, j'avais peur que maman se réveille, peur de sortir, peur du moment où il serait découvert, peur des gendarmes, de la famille, des habitants, des questions, peur que la vie reprenne son cours ou ne le reprenne pas, peur de maman qui devinerait tout. Je l'entendis alors s'agiter dans sa chambre. Je montais dans la mienne avant de la croiser. Je restais seul avec ma peur.

Je voulais être là quand il serait découvert, voir leur visage à tous, les écouter déblatérer sur le suicide, l'effroi, l'inconvenance, dire et répéter *«L'église quand même ça ne se fait pas !»*, et surtout savoir qui était cet homme. Car c'était bien cette question qui m'obsédait à présent. Son nom. Je voulais son nom. Lui donner un nom et un prénom c'était lui redonner vie, contourner la violence de ce corps raidi pour donner à nouveau naissance à un homme.

— Flo ? T'es là ?

— Oui.

— J'ai beaucoup dormi ! Il est plus de onze heures...

— Plus de midi, maman. Oui... c'est silencieux ce matin...

— Tu es resté là ?

— Oui, j'ai fait du rangement dans ma chambre.

— Ah ! c'est bien.

Ma mère se mit tout de suite à cuisiner, éplucha pommes de terre, courgettes et carottes d'un geste sûr et habituel. Je la regardais. Elle était belle, avec son visage buriné par des rides profondes, ses cheveux faussement noirs et son regard de braise. Elle était belle, parce qu'elle était sûre, de sa vie, de la mienne, que le repas serait prêt, qu'à chaque jour suffisait sa peine, que demain viendrait et après-demain et que toujours notre vie se poursuivrait, ensemble. Elle était belle de son savoir et de ses certitudes. Elle avait chassé Mathilde. Elle avait chassé mon père. Non, ce n'est pas cela. Il s'était chassé tout seul. Mais il y avait là, à côté, une chose qui lui résisterait, un homme qui s'était pendu sous les yeux de son fils, un homme qui me hantait plus que le besoin de savoir ma mère heureuse, un homme qui devenait mon obsession.

**J**e passais le début d'après-midi enfermé dans ma chambre à feuilleter mes bandes dessinées de «*Tim au cœur d'or*». Mon hypervigilance aux bruits venant de l'extérieur rendait cependant ma lecture impossible. Je me nourrissais des images du héros, des couleurs de l'album, alors que mes autres sens étaient tout tournés vers ma fenêtre ouverte, la rue et le village.

Il devait être 15 h quand un cri percuta le silence. Un cri, un seul, celui d'une femme, une longue plainte qui semblait venir du ciel, un terrible son qui n'avait pas de fin. J'entendis la porte claquer, j'imaginai ma mère se précipiter dehors, toujours prête à voler au secours des opprimés et sans doute quelques courageux ou trop curieux habitants courir vers l'église. Je me penchais à la fenêtre après avoir réfléchi au naturel de ce geste. Je ne vis rien de ce que j'avais imaginé. Personne ne courait, chaque libraire était à son échoppe, les passants passaient, les jeunes traînaient, les vieux veillaient. Mais alors ce cri... Et la porte... Je descendais en hâte, ma mère était effectivement sortie. Il n'y avait plus de cri, je ne savais pas bien s'il avait existé ailleurs qu'en moi. Je marchais d'un

pas rapide en direction de l'église. Quelques personnes étaient rassemblées devant la porte. Ma mère soutenait Juliette, cette petite femme aussi maigre et sèche que ma mère était imposante, Juliette, la bonne du curé, «*sa femme*», disait maman, Juliette donc. Était-ce son cri ? Je m'approchais sans rien dire. Denise brisa le silence et me regardant fixement, dit :

— Un homme s'est pendu dans l'église.

— Quoi ? dis-je, simulant l'étonnement.

— Un homme s'est pendu, là-haut. La cloche ne marchait plus. Il a mis un tournevis dans le mécanisme pour qu'elle s'arrête. C'est Juliette qui l'a trouvé en montant vérifier le système. Le curé était derrière elle dans l'escalier, heureusement...

— Il est où maintenant ?

— À la gendarmerie.

— C'est qui cet homme ? On sait ?

— Non.

D'autres personnes commençaient à s'agglutiner autour de nous, les questions fusaient en tous sens. Il me semblait que ma mère m'avait regardé étrangement quand je parlais à Denise, il est certain que j'avais aligné plus de mots que peut-être j'en disais d'ordinaire en quinze jours, moi qui ne parlais à personne, qui ne m'intéressais jamais à la vie du village. Je vis à son regard une sorte de reproche, une pointe d'agressivité qui échappait à tous et peut-être à elle-même, une tentative de contrôler mes paroles et ma pensée, un regard qui réclamait de ne pas être surpris par mes propos, qui voulait que moi, Florent, je passe inaperçu, que je ne sois ni bizarre, ni invasif, ni trop curieux. D'un même mouvement, les dizaines de personnes se sont tournées vers le docteur Signol qui arrivait d'un pas rapide, suivi de deux pompiers, d'un gendarme et du père Fages. Le gendarme demanda à chacun de rentrer chez soi. Le groupe se déplaça doucement d'un élan uniforme vers la place Alexandre Jehanin. Cette masse compacte dont je faisais partie ne s'était pas dissolue, seulement déplacée, et

nous étions à présent à deux cents mètres des opérations de retrait du corps. *Le corps. Le corps de qui ?* C'était bien sûr la question centrale pour eux aussi. Ils bâtissaient des hypothèses, alors que personne à part Juliette n'avait vu l'homme, Juliette et moi, et tous deux nous étions silencieux, sans doute l'esprit encore attaché à l'image de la mort ou plutôt du mort. Ils dissertaient sur chaque famille dont le fils était susceptible de s'être tué, ils cherchaient tous les enfants meurtris, les toxicomanes, les fous, les délinquants, les dépressifs, les alcooliques, et ils avaient mille pendus. Le brouhaha était incessant et formait une vague sonore qui résonnait dans mon crâne. Juliette de sa voix fendue par le choc et la vieillesse, dit en articulant avec lenteur : «*C'est le fils des Lardais, l'aîné, Éric. Éric Lardais.*» Je répétais ce prénom à l'intérieur de ma tête : «*Éric, Éric*» et je les laissais là.

Je partais, empruntant la route qui mène à l'étang. Il n'y avait plus rien qui comptait que ce prénom qui faisait de lui un homme avec une vie, un début, une fin, sa fin à lui, celle qu'il avait voulue, ou celle qu'il n'avait pu éviter. Cette fin dans mon clocher face à mes yeux ouverts et mon esprit lâche !

**A**près je ne sais plus. Le temps passa. Le temps loin d'eux, ma mère, le curé, les gendarmes, Juliette, les villageois. Loin de tout. Je redevins le jeune homme qu'ils connaissaient, absent, silencieux, nerveux. Les cloches se remirent à sonner, chacun reprit sa vie. Je désertais le clocher et remplaçais ma présence dans la tour par de longues marches en forêt. Je me tins loin de tout ça. Je n'écoutais pas ma mère me lire les articles dans le journal local ni me parler de la famille Lardais. Ma présence auprès d'elle était un mirage.

Je ne pensais plus à lui, ni à sa mort, ni à sa vie. J'étais seulement dans l'urgence de trouver un refuge, un lieu où m'abriter, me ressourcer, m'isoler. Mes promenades en forêt avaient ce seul but, j'espérais un jour trouver une cabane, un réel abri, et je marchais, toujours plus loin. Je partais à l'heure du premier angélus et ne rentrait chez ma mère qu'à la tombée de la nuit. Elle s'inquiétait de ce que je pouvais faire ainsi tout le jour dehors. Elle me préparait chaque soir un sac contenant un repas pour le lendemain midi et n'omettait jamais de me poser des questions sur mes mystérieuses

occupations. Maman ne comprit jamais que rien d'autre n'occupait mes journées que ma volonté d'isolement.

Mes recherches ne donnaient rien. Je connaissais à présent chaque recoin de notre belle nature, et à aucun moment je n'avais trouvé l'ombre d'un lieu qui me donne ce même sentiment d'apaisement que le mouvement et le son de la cloche. C'était fini, cette période s'était close par la mort d'un homme. Je changeais d'âge. Peu à peu s'immisçait en moi l'idée que je devais quitter ma mère. Comme mon père l'avait fait. Brusquement. On ne pouvait la quitter que comme ça !

Cette idée passait et s'en allait. Je continuais à partir à l'aube, avec le panier-repas qu'elle me préparait, à traverser de part en part les campagnes et les forêts, à rebrousser chemin dès que la lumière déclinait. Ma mère ne cessait de parler de la famille du pendu. Ses promenades dans le village semblaient n'avoir que ce seul but. Elle tenta d'aller voir la famille Lardais. Les parents d'Éric et ses deux frères restaient apparemment à l'écart de tous, refusant l'approche des villageois, aussi bienveillante qu'elle fût.

Maman avait collecté les articles de journaux sur le drame. Peu de choses, trois articles informant de la pendaison, l'un décrivant les faits, un autre recueillant des témoignages sur le suicidé et un troisième indiquant que l'affaire était close. Elle les avait soigneusement pliés et entreposés sur le buffet de la cuisine. Pas un repas ne se passait sans qu'elle évoque Éric Lardais, ses frères, ses parents, leurs bizarreries, leur isolement et ses hypothèses sur les raisons de son geste.

J'ignorais ce qu'elle savait de mon implication. Pour quelle